Cahiers d'études africaines

224 | 2016
Varia

Morier-Genoud, Éric (ed.). *Sure Road? Nationalisms in Angola, Guinea-Bissau and Mozambique*

Leiden, Brill, 2012

Lorenzo Macagno

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/18413
DOI : 10.4000/etudesafricaines.18413
ISSN : 1777-5353

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 31 décembre 2016
ISSN : 0008-0055

Référence électronique
Lorenzo Macagno, « Morier-Genoud, Éric (ed.). *Sure Road? Nationalisms in Angola, Guinea-Bissau and Mozambique* », *Cahiers d'études africaines [En ligne], 224 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/18413 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.18413*

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Morier-Genoud, Éric (ed.). *Sure Road? Nationalisms in Angola, Guinea-Bissau and Mozambique*

Leiden, Brill, 2012

Lorenzo Macagno

MORIER-GENOUD, Éric (ed.). — *Sure Road ? Nationalisms in Angola, Guinea-Bissau and Mozambique.* Leiden, Brill, 2012, 270 p., bibl., index.

1 *Sure Road ? Nationalisms in Angola, Guinea-Bissau and Mozambique* est le résultat d'un séminaire réalisé à Université d'Oxford, en décembre 2007. Son organisateur, Éric Morier-Genoud, a été « Thomas L. Hodgkin Research Fellow » au sein de cette université. Hodgkin fut un pionnier des études sur les nationalismes en Afrique, grâce à son livre, publié en 1957, *Nationalism in Colonial Africa* (New York University Press). À Oxford, Morier-Genoud a travaillé sous l'orientation de Gavin Williams, disciple de Hodgkin. Cette généalogie intellectuelle ne doit pas créer la fausse illusion que nous nous trouvons face à une œuvre qui célèbre les continuités. Bien au contraire, le livre nous invite à explorer des horizons inconnus.

2 Dans son ensemble, cette œuvre défie les historiographies nationalistes officielles et met en contact le lecteur avec une pluralité de voix, itinéraires et historicités denses et polysémiques. Les trois pays africains protagonistes de ce travail (Angola, Guinée-Bissau et Mozambique) ont quelque chose en commun : ils furent colonies portugaises. Malgré tout, *Sure Road ?* parvient à éviter, avec succès, un dangereux lieu commun : la tentation d'attribuer à la colonisation portugaise (« [...] à la façon portugaise d'être au monde [...] » dirait Gilberto Freyre[13]) une supposée et irréductible singularité.

3 Si nous devions paraphraser une formule célèbre consacrée par Gayatri Chakravorty Spivak (« essentialisme stratégique »)[14], nous dirions que les « États-partis » qui sont à

l'origine des nationalismes angolais, guinéens et mozambicains durent faire appel à une sorte de « téléologisme stratégique ». Contre la linéarité de cette philosophie de l'histoire perpétrée par les porte-paroles « autorisés » de ces nouvelles nations, le livre organisé par Morier-Genoud se prononce en faveur de la pluralité d'acteurs et de causes. Les grands « héros » (Amilcar Cabral, Aristides Pereira, Eduardo Mondlane, Samora Machel, Agostinho Neto et Jonas Savimbi) et les « grandes batailles » assument, donc, un contour situationnel et relatif.

4 Cependant, la tentation de linéarité demeure, parfois, latente et, en d'autres occasions, manifeste. Les raisons de cette permanence se doivent, probablement, au fait que les auteurs ne peuvent — ou ne veulent — pas se priver d'un impératif pédagogique essentiel : celui recherchant non seulement la complicité du lecteur hyper-spécialisé, mais aussi du lecteur ayant peu de familiarité avec l'historiographie récente de ces trois pays. C'est pour cela, malgré les bonnes intentions rupturistes, que ces essais respectifs transitent, à certains moments, par des dimensions nécessairement diachroniques : 1) la présence coloniale et l'« occupation effective » des territoires africains ; 2) la construction juridique de l'*Indigenato* (et de l'invention de l'« assimilé ») ; 3) la lutte anti-coloniale et la légitimation des mouvements de « libération » ; 4) la construction de la nation sous une grammaire « socialiste » ; 5) l'échec de la modernisation autoritaire de la période socialiste ; 6) l'adoption des politiques de la Banque mondiale et du FMI (excepté en Angola) et les guerres civiles ; 7) le processus de démocratisation pluripartiste au début de la décennie de 1990 et les défis du « coup de grâce » néolibéral. Force est pour nous de reconnaître, néanmoins, que malgré la pérennité de cette métonymie, l'innovation la plus évidente de cette œuvre est son côté critique par rapport aux « grands récits » du nationalisme en Angola, Guinée-Bissau et Mozambique.

5 Il est possible d'affirmer que la cible visée par la critique des auteurs n'est pas tant le nationalisme dans sa légitimité à se constituer comme un langage anti-colonial, mais bien plus le nationalisme comme outil arbitraire des interprétations *post-factum* de l'histoire. Ainsi, dans le langage des nationalistes, la propre nation comme communauté imaginée, finit par assumer la forme d'une authentique prophétie autoréalisée. Devant la supposée efficacité symbolique (plus que politique) du nationalisme, cet ensemble d'essais nous fournit des instruments historiographiques et ethnographiques pour le déconstruire. Si le nationalisme fonctionne comme une puissante industrie créatrice de mythologies nationales, il est, donc, nécessaire d'attirer l'attention sur le caractère construit de ces mythologies. C'est pourquoi, ce livre véhicule, également, une remise en question des faiblesses politiques et épistémologiques du « nationalisme méthodologique ». Il s'agit, par conséquent, d'une tâche critique et audacieuse. Il est clair que le chercheur d'aujourd'hui, éloigné des ferveurs révolutionnaires, possède au moins trois avantages pour poursuivre son entreprise : 1) Un avantage de temporalité : la possibilité de regarder les faits de manière distanciée ; 2) Un avantage de sociabilité : leurs interlocuteurs locaux (« nationalistes » ou pas) en Angola, Guinée-Bissau et Mozambique se sentent plus à l'aise et plus confiants pour dialoguer avec le chercheur circonstanciel (la paranoïa de l'« ennemi intérieur » et extérieur semble avoir disparu) ; 3) Un avantage concernant la démocratisation progressive des archives : des documents en d'autres temps « confidentiels », deviennent publics, même timidement. Au Portugal, cette ouverture a été plus évidente que dans les trois ex-colonies. Malheureusement, sous cet aspect, le cas de la Guinée-Bissau a été un peu plus tragique : la guerre civile qui a éclaté en 1998

a affecté gravement les infrastructures de l'Institut national d'études et de recherche (INEP)[15].

6 Tout ce laboratoire critique — qui commença à Oxford, en 2007, et culmina dans l'œuvre publiée en 2012 — a le mérite de s'éloigner de l'historiographie relativiste ou postmoderne et, en contrepartie, a la sensibilité de s'approcher de ce que Jean-François Bayart a nommé « le politique par le bas »[16]. Ce ne sont pas de micro-récits effrénés, ceux que ces auteurs apportent, mais bel et bien des univers de signification qui jusqu'alors étaient restés éclipsés par les récits nationalistes « officiels ».

7 Les thématiques défilant au long du livre sont multiples. Michel Cahen nous invite à repenser les catégories analytiques de la décolonisation : il nous propose, suivant ainsi le sociologue mozambicain Luís de Brito — auteur d'une thèse pionnière sur le Front de libération du Mozambique (Frelimo) — de substituer le terme « nationalisme » par « nationisme ». Philip J. Havik propose — inspiré, entre autres, des travaux de Peter Geschiere réalisés au Cameroun — de procéder à des recherches sur la dimension de l'invisible dans les dynamiques de pouvoir en Guinée-Bissau : magie, sorcellerie et monde des morts y sont profondément mis en rapport avec la « modernité » de la politique africaine. Georgi Derluguian propose de nouvelles interprétations sur le processus de constitution des élites de « capitalistes ruraux africains » (à travers la figure de Nkavandame, notamment) pour comprendre, en suivant les traces de Pierre Bourdieu, les clivages complexes entre les dirigeants africains à la veille de la constitution du Frelimo. L'analyse de sources « mineures », mais cependant extrêmement significatives (comme la « Poésie de combat ») est la porte d'entrée que Maria-Benedita Bastos choisit pour pénétrer dans les processus d'« exclusion » et de « correction » dans l'invention d'une littérature révolutionnaire au Mozambique : il s'agit du travail de mémoire, avec ses oublis et mémoires sélectifs, si nécessaire à la construction des imaginations nationales. Les ambiguïtés du projet modernisateur du Frelimo et les attentes des « nouvelles élites » au Mozambique sont, à partir d'un travail de terrain, analysées par Jason Sumich. Dans un article clarificateur et perspicace, Didier Péclard analyse les (in)déterminants religieux et ethniques dans la configuration de l'histoire du nationalisme angolais. Fernando Tavares Pimenta propose un sujet gênant et nécessaire : le « nationalisme » entre les Blancs (descendants de Portugais) nés en Angola et leurs attentes, désormais face à la possibilité d'un « nouveau Brésil » en Afrique. Justin Pearce y oppose les dilemmes du MPLA et de l'UNITA (une tension entre « universalisme » et afrocentrisme ?) au long de la guerre civile angolaise. Finalement, David Birmingham analyse les nouveaux défis de l'économie angolaise (marqués par le *boom* du pétrole et le croissant investissement chinois) et les disputes régionales et religieuses dans l'Angola contemporain. Ce livre sous la direction de Morier-Genoud — qui en a écrit aussi l'introduction — s'achève sur une conclusion de Gavin Williams.

8 *Sure Road ? Nationalisms in Angola, Guinea-Bissau and Mozambique* est un travail essentiel non seulement pour les spécialistes de l'« Afrique lusophone », mais pour tous ceux qui prétendent faire des recherches comparatistes sur le nationalisme. Et pour parler de comparaisons, Michael Herzfeld dans son livre sur les ambiguités du nationalisme grec[17], affirme que l'orgueil national est irréversible, puisque, une fois atteint, il réprime la conscience de sa propre contingence historique. Du point de vue des nationalistes, le nationalisme est, donc, éternel. C'est pourquoi les nations, comme les mythes, sont à l'intérieur et, en même temps, en dehors de l'histoire. Mais ce point de

vue des acteurs — c'est-à-dire, des nationalistes — n'est qu'une construction. *Sure Road* nous aide à comprendre le caractère « contingent » des nationalismes dans ces trois pays africains. Sous le regard de l'observateur — déjà plus de l'agent —, le nationalisme assume maintenant son inévitable historicité, ou si nous préférons, sa virtuelle « réversibilité ».

NOTES

13. G. FREYRE, *Integração portuguesa nos trópicos,* Lisboa, Junta de Investigações do Ultramar, 1958.

14. G. C. SPIVAK, *In Other Worlds : Essays in Cultural Politics,* New York, Methuen,1987.

15. C. LOPES, C. CARDOSO & P. MENDY, « Destruição da memória colectiva de um povo. A tragédia do INEP na Guiné-Bissau », *Lusotopie,* 1999, pp. 473-476.

16. J.-F. BAYART, « Le politique par le bas en Afrique noire. Questions de méthode », *Politique Africaine,* 1, 1981, pp. 53-82.

17. M. HERZFELD, *Anthropology through the Looking-Glass. Critical Ethnography in the Margins of Europe,* Cambridge, Cambridge University Press, 1987.